

BEAUX-ARTS DE PARIS - CATALOGUE DE L'EXPOSITION « AU-DELÀ DES CLICHÉS » ORGANISÉE PAR LA MAISON DU JAPON - CITÉ UNIVERSITAIRE - DU 23 MARS AU 24 MAI 2012 - AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE PARIS

Prix: 8 €



Beaux-arts de Paris les éditions
Ministère de la Culture et de la Communication

Au-delà des clichés

Hitoshi Terao

Pour l'exposition « Au delà des clichés », qui s'est tenue du 23 mars au 24 mai 2012, la Maison du Japon a invité comme Président du jury, l'artiste Jean-Luc Vilmouth, professeur à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris.

Hormis deux grands tableaux de Tsuguharu Foujita, la Maison du Japon n'abrite pas de collection d'œuvres d'art. Pourtant, étant un lieu de passage et d'échange, il m'a semblé, qu'elle se prêterait fort bien à encourager la jeune création. J'ai donc choisi comme thème d'exposition les relations entre le Japon et la France. Bien que faisant référence à l'un des tableaux de Foujita : *L'Arrivée des occidentaux au Japon*, ce sujet reste d'actualité. Qui plus est, aujourd'hui, le partage n'est plus seulement bilatéral, mais passe par de nombreux réseaux multipolaires. En effet, un résident, physicien, obtient un master dans une université au Japon, puis un PHD d'une université aux États-Unis et se trouve finalement engagé par un institut de recherche en France.

En résumé, l'objectif de cette exposition est de proposer un point de vue original sur les échanges franco-japonais par l'introduction, au sein des espaces de la Maison du Japon, d'œuvres de jeunes artistes contemporains.

Hitoshi Terao, est juriste urbaniste, enseignant en architecture et en génie civil à l'université de Niigata au Japon. Directeur de la Maison du Japon (jusqu'en avril 2012), il a ouvert cet espace à l'art contemporain.

Jeunes artistes à la Maison du Japon : créer un lieu commun

Guitemie Maldonado

« On ne s'entend que sur les lieux communs. Sans terrain banal, la société n'est plus possible. »

André Gide, *Attendu que...* : *Chroniques et articles*,
Alger, Charlot, 1943

Quoique synonymes, les termes « cliché » et « lieu commun » ne désignent pas exactement le même type de généralités stéréotypées : si le premier est du côté de l'expression elle-même, le second porte sur le sens ; le premier, de par son origine, a partie liée avec l'image et sa reproduction, tandis que dans le second, un groupe se définit par l'espace qu'il partage. Une telle description pourrait tout aussi bien se rapporter à l'exposition collective en général et dans le cas présent, à la proposition faite à de jeunes artistes majoritairement français et japonais vivant tous en France de présenter ensemble, dans une sorte d'enclave japonaise à Paris, des œuvres conçues pour ce lieu qui n'est pas au premier chef dévolu aux expositions, mais au séjour et à l'étude. Des œuvres qui portent en outre témoignage de regards et de représentations croisés, car le cliché, raccourci commode résumant ce que l'on ne se donne ainsi pas la peine de connaître plus avant, concerne fort souvent l'autre que soi. Et si parmi les participants français, seule Hélène Garcia est effectivement allée au Japon, tous ont fait ici la démarche de se déplacer, voire de se décentrer, tandis que leurs homologues japonais, en interrogeant la langue ou les origines, en appellent avant tout à la communication. Aussi propose-t-on d'envisager le lieu commun en bonne part, comme le moyen d'accès à une expérience du monde et une culture partagées, comme la définition d'un territoire à habiter en commun, celui de la création contemporaine, ici et maintenant.

De même peut-on considérer qu'à condition de les dépasser, les représentations préconçues peuvent former les prémices d'une authentique rencontre et d'un dialogue fécond.

Zones de tensions

Au premier étage, dans un espace de circulation, Mari Minato a laissé des traces de peinture aux couleurs vives, verte, bleue, rouge, orange qui, si elles tranchent par leur échelle avec le reste de sa production, n'en sont pas moins discrètes : discrètes car placées en hauteur, sur un angle ou à la jonction mur-plafond, discrètes car discontinues, visiblement interrompues, suspendues, en attente d'une suite. Sur un mode qui n'est pas que décoratif, elles engagent un dialogue avec l'architecture, contrastant avec le blanc et le gris dominant et y ouvrant d'autres possibles - plus naturels, plus poétiques ; par les lumières colorées qui y pénètrent ainsi, à la manière des vitraux, l'espace construit se trouve animé, traversé de mouvements (échappées de gestes ou queues de comètes), offert à l'imagination. Anna-Léna Gremme a quant à elle investi un palier de l'escalier qui dessert les étages et que de larges baies vitrées ouvrent sur les arbres du jardin. Elle y a suspendu une cage, petite et oblongue, qui contient le nid d'une mésange charbonnière, mais pas son occupant. Vide et cerclé de métal, ce mélange délicat de plumes, de crins, de mousses et de brindilles met en tension l'intérieur et l'extérieur sur le mode

de l'enfermement et de la coupure, mais aussi l'humain, la nature et en particulier l'animal, en proposant une métaphore possible de ces architectures fermées dans lesquelles nous faisons notre nid. Suspendu lui aussi, cette fois dans l'entrée de la résidence, l'assemblage étrange et pourtant familier de Claire Froës propose un modèle d'occupation ultra-rationnelle de l'espace, semblant répondre à la question : comment faire tenir le maximum de rangements dans 1 m² ? Récupération, habitat précaire et crise du logement s'inscrivent dans cette œuvre et entrent en résonance avec la mission de la Cité Universitaire d'accueillir en un même lieu des étudiants du monde entier. Enfin, Pauline Lavogez invite le visiteur dans son atelier, voire dans sa tête, couvrant les murs de l'ancienne loge du gardien de notes de travail, de photocopies de textes lus et annotés, de photographies, comme autant de pistes possibles, accumulées et mises en réseaux : et l'espace devient le lieu où se déploie une pensée, celle de l'artiste qui s'ouvre ainsi aux autres. Tensions entre l'espace mental et construit, entre l'habitant et son habitat, entre l'homme et la nature traversent ces œuvres qui partagent un même lieu tout en inventant le leur.

Points de contact

Dans d'autres propositions, ce sont davantage les liens qui sont mis au jour. Très directement avec cette longue chaîne que Yuki Iwase a fabriquée en pliant ensemble des journaux japonais et français :

le papier y gagne en résistance, les informations désormais inaccessibles sont comme solidifiées et les actualités commentées dans les deux pays définitivement indémêlables.

Ou plus indirectement. Ainsi Chen Suxiang installe-t-il, au milieu des arbres du jardin, une table de bistrot au piètement démesurément allongé. Pourtant une tasse à café y est posée : qui l'y a laissée ou qui attend-elle ? Seule, elle signale le café comme un lieu d'attente ou d'observation de la vie alentour ; elle évoque une situation certes familière au visiteur européen, mais aussi en plein développement en Chine, le pays dont l'artiste est originaire : mondialisation des modes de vie qui s'importent et se partagent au-delà des frontières et réduisent chaque jour davantage les occasions de dépaysement. C'est enfin d'une histoire, d'une culture et d'un imaginaire communs que parle la structure en bois brut construite par Renaud Baur et Isaac Pelloquin à partir des formes du LEM, le module conçu par la NASA pour déposer ses astronautes sur la Lune. Éminemment nationale, voire nationaliste, la conquête spatiale n'en concerne pas moins l'humanité entière, dont elle a, à travers la presse, les photographies, les films et les romans, contribué à forger l'imaginaire. À ceux qui ont un jour rêvé de voyages intersidéraux, ce modèle bricolé - avec toute la précision nécessaire - offre son squelette un rien nostalgique ainsi que la liberté d'un vaste terrain de jeu.

Il montre aussi combien, aujourd'hui, certains souvenirs peuvent être universellement partagés.

À la rencontre de l'autre

Il est des quêtes qui, pour être identitaires, n'en sont pas moins tournées vers l'autre, qu'elles soient communicables et communiquées ou encore permettent de se reconnaître dans l'autre, voire en tant qu'autre. Ce sont de telles rencontres qu'organise Hanako Murakami là où elle installe son matériel d'interrogatoire : une table et deux chaises, une machine à écrire, un dictaphone et ce qu'il lui faut pour écrire. Habillée en agent de police, elle propose au visiteur de décrire oralement le visage d'un ancien amour. Et comme pour les personnes recherchées, elle en fait ensuite, sur la base de cette description retranscrite, dessiner le portrait-robot au Japon par un ancien policier. Outre le rapport entre le texte et l'image qu'expose leur présentation côte à côte, ce sont les réflexes du regard et la cristallisation du souvenir qui s'affirment d'un portrait à l'autre ; alignés au mur, ils sont autant de variations sur un même thème, universel et bien banal en définitive, celui du chagrin d'amour. Mami Oki, quant à elle, expose dans la bibliothèque d'autres formes d'enquêtes sur une perte, à partir de photographies cette fois : aux personnes qu'elle rencontre, elle demande de rejouer un moment de leur passé, que l'appareil en son temps a enregistré et dont un document

donc témoigne – ça a été, selon la formule de Roland Barthes. Sous-entendu, cela n'est plus : le temps imprime sa marque sur les visages et les corps de ceux qui restent et d'autres disparaissent, laissant, comme ce chien, leurs compagnons continuer seuls leur chemin, ou faisant se succéder les générations à l'image de ce fils qui a pris la place de sa mère aux côtés de son père. Et si chacun ici se penche sur son propre passé, peut-on imaginer expérience plus largement partagée que celle de la vie, de ce qu'elle donne puis reprend ? Partagé aussi le quotidien pour les résidents de la Maison du Japon, dont les boîtes aux lettres, dans le hall d'entrée, réceptionnent les missives qui les relient à leurs familles, à leurs origines. C'est là que Hajime Marutami a choisi d'intervenir : il a réalisé des entretiens filmés avec chacun d'eux, les écoutant raconter leur vie à Paris et évoquer bien souvent leur solitude ; successivement, ces entretiens sont diffusés sur un iPhone placé dans la boîte correspondante. Intrigué par le bruit et la lumière qui en émane, le visiteur s'arrête et, indiscret, regarde : une façon de communiquer – à distance et à l'abri, il est vrai. Autre lieu de l'intimité, mais aussi du face à face avec soi-même, la salle de bain : là, Han Qin met en œuvre le rapport entre les mots et les choses en traçant à l'encre de Chine dans l'intérieur du lavabo des caractères japonais se rapportant à l'eau, comme une incantation. Et quand elle ouvre le robinet, voilà que l'eau emporte l'eau écrite et se mélange à elle. Pour qui ne connaît

pas le japonais, le sens échappe de la même manière et l'on fait, dans l'écriture, l'expérience de l'altérité, de l'opacité du monde aussi, dès lors que l'on ne sait le déchiffrer.

Acculturations

Si la communication ici semble empêchée, d'autres propositions travaillent davantage au mixage des cultures, mettant en œuvre les transformations qu'elles connaissent quand elles se trouvent en contact prolongé. Hélène Garcia a recouvert certaines fenêtres du bâtiment de films plastiques colorés. Dessus sont imprimés de courts textes en français, haïkus à la mode titre de journal ou texto dans lesquels sont condensés les souvenirs de son séjour au Japon – « Un serre-tête dentelé / Un dancing au 5D » –, oscillant entre anecdotes personnelles et événements ayant marqué le pays. Camille Raimbault utilise quant à elle du papier Japon dont elle fixe au mur quelques feuilles dans la salle commune où traînent, ici et là, quelques origamis : transparentes et ultra-légères, elles se soulèvent au moindre passage. À proximité, elle présente des instructions de pliage pour réaliser un cube de 3,5g, soit le poids d'une feuille. Prodige d'habileté probablement impossible à exécuter malgré la simplicité du volume, on peut néanmoins rêver de ce cube évanescant, léger comme une plume et que l'on pourrait soulever d'un souffle. Florian Mermin a installé, au-dessus de l'évier de la cuisine,

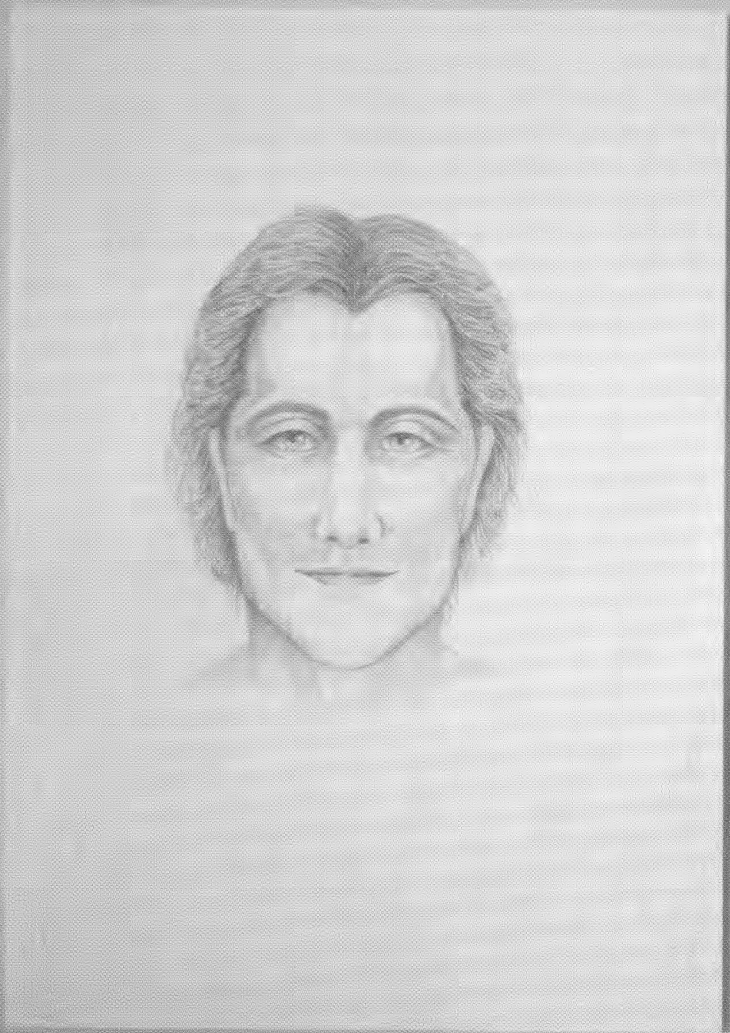
la photographie en gros plan, montée sur un caisson lumineux, d'un dépôt de calcaire dans un verre. Dans ce détail prélevé dans le quotidien le plus trivial, Jeff Wall et la publicité rencontrent les paysages de la peinture japonaise ou encore les motifs des céramiques traditionnelles, autant d'images qui font aujourd'hui partie d'une culture visuelle élargie dans toutes les directions, géographiquement autant que hiérarchiquement. Avec le sourire – celui de la Joconde, bien sûr, qui accueille le visiteur sur le site internet de la Fédération d'Art mArtial –, Jean-Philippe Basello, son actuel président, marche dans les traces d'Yves Klein le judoka et enseigne à ceux qui le souhaitent des séries techniques de gestes mis au point à partir d'œuvres d'art, ici exclusivement japonaises : de Takeshi Kitano (technique de séduction), Jakeshi Ando (technique de garde), Hiroshige (technique d'étranglement), Hokusai (technique de la vague), Yayoi Kusama (technique des poings), Takeshi Murakami (technique du rire), Chiho Aoshima (technique d'autoparalysie), Tadashi Kawamata (technique de flottaison), Kazuo Shiraga (technique de fuite). Toute œuvre pouvant être transcrite en gestes, c'est à les expérimenter physiquement qu'il invite, à les interpréter et aussi à les réactiver, à la manière des performances historiques. Enfin, visible de l'extérieur en particulier la nuit, l'Impression, soleil levant du duo Nōne Futbol Club est un rideau de lampes dites « boules chinoises », ces lointaines cousines abâtardies et mondialisées

des lampions traditionnels. Blanches pour la plupart, elles dessinent, dans le bas, un demi-cercle rouge. Le parquet vitrifié reflète l'ensemble et reconstitue, version enseignes de design bon marché à la mode Op'art, le drapeau du Japon, le pays du Soleil Levant selon l'habituel cliché dérivé toutefois de la signification des *kanjis* qui composent son nom. Ajoutez à cela l'ombre de Claude Monet et de la vogue japonisante qui a saisi cette génération d'artistes de la fin du XIX^e siècle et vous obtenez un brouillage redoutablement efficace des références, des sources, des couches de signification. Si clichés donc il y a, ils sont partagés, comme l'on partage aujourd'hui des fichiers, à la pirate, comme on met en commun des ressources et comme on invente un lieu à habiter ensemble.

Née en 1971, Guitemie Maldonado est ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Paris, Agrégée de Lettres Modernes et Docteur en histoire de l'art. Sa thèse, publiée en 2006 aux éditions du CTHS sous le titre « Le Cercle et l'amibe : le biomorphisme dans l'art des années 1930 », offre un panorama de l'art de l'entre-deux-guerres en Europe et aux États-Unis. Elle a aussi publié avec Isabelle Ewig l'ouvrage Lire l'art contemporain (Larousse, 2005). Elle est professeur d'Histoire de l'art à l'ENSBA, Paris. En plus de son travail d'historienne, Guitemie Maldonado collabore régulièrement à différentes revues en tant que critique (Connaissance des Arts, Les Cahiers du MNAM, Artforum, Roven...).



Hanako Murakami, Portraits Imaginaires (Visage des ex-amoureux représentés avec la méthode policière japonaise, en se basant sur un entretien avec l'autre amoureux). Crayon sur papier, matière imprimée, cadre en acrylique



FRIDA

C'était pour un casting, il était habillé avec un pantalon rouge et un sweat rouge, et un capuchon et une casquette blanche / Il revenait du sis avec sa fille / C'était un Molière "Malade Imaginaire". Le rôle de la bonne / Dans la répétition, il voulait montrer à l'autre acteur comment prendre dans ses bras, et là j'ai senti que c'était wow / Il est de gabarit normal, il est plutôt mince mais pas trop, il est marron, il a les cheveux sei et provre, il est plus marron avec des petits bouciets / Au niveau de chaque oeil ça monte et au milieu ça redéscent un peu / Il est très charismatique, dès le premier jour / Il est de côté de Paris / Il a les yeux marrons, noisettes qui tirent vers le vert / Des petits rides au niveau des yeux / Il a les sourcils harmonieux. Un peu arché mais pas trop / Il a la lèvre supérieure un tout petit peu en avant que la lèvre inférieure. Fine / Il a le front bombé, l'os des cils un peu bombe aussi / Un bosse qui apparait dans le nez. On voit les narines un peu arrondi / Il a les joues saillants / Il a les machoires un petit peu saillantes. Il a le menton arrondi. Plutôt long / Grands oreilles collé / Il a une compagne et sa maîtresse / Moi j'étais tellement amoureuse que lui il voulait qu'il ne se passe plus rien entre nous / Moi j'étais très désespérée et la nuit commençait à tomber / C'était dans un weekend de théâtre, dans une répétition de travail, dans la même pièce qu'on travaillait. On la refaisait après un an / On était dans une place déserte devant un bâtiment. Et c'était sur cette place qu'il m'a dit que c'est fini.